Les laboratoires littéraires de la rue de Bourg

Béatrice Lovis

Le quartier de Bourg de Lausanne connaît une effervescence littéraire sans précédent dans le dernier tiers du XVIII[e] et au tournant du siècle suivant. D'innombrables vers, logogriphes, fables, contes, romans, comédies, proverbes, pièces à tiroir sont produits avec une frénésie rare, que Vaudois et voyageurs se plaisent à relever, parfois avec condescendance. On doit cet engouement à divers « salons »[1] qui ont été tenus par des femmes de l'élite lausannoise. C'est en effet dans le cadre de ces salons qu'a été encouragée la pratique de l'écriture littéraire, une pratique devenue de ce fait souvent collective. Rappelons ici le rôle particulièrement stimulant de deux femmes, Marie Blaquière (1715-1798) et Angélique de Charrière (1732-1817).

La première est une figure oubliée de l'historiographie vaudoise. Cela est principalement dû au manque de sources dont nous disposons à son sujet. Née en Allemagne et membre d'une fratrie de douze enfants, Marie Blaquière est la fille de l'historien huguenot Paul de Rapin de Thoyras[2]. Elle épouse à Utrecht Théophile Cazenove, fils d'un banquier et commerçant huguenot établi à Genève. De cette union naîtront dix enfants. Devenue veuve, elle se remarie à l'âge de 48 ans avec un autre banquier, Paul Élie Blaquière, né à Amsterdam. Si l'on ignore à quelle date le couple s'établit en Suisse, on sait que Marie connaissait déjà Lausanne avant son second mariage pour y avoir accouché de son dernier fils. Des mentions retrouvées dans divers écrits personnels permettent d'attester que Marie Blaquière tient un salon dès la fin des années 1760 (et peut-être même avant) qui réunit des membres de la bonne société lausannoise et de nombreux étrangers de passage. Catherine de Sévery, puis sa fille Angletine, se rendent régulièrement chez elle. Descendant de Mme Blaquière, Arthur de Cazenove, qui a eu accès aux archives familiales, affirme qu'« elle groupa bientôt autour d'elle un certain nombre d'étoiles de cette pléïade littéraire qui fit de la Suisse romande une succursale du salon bleu d'Arthémise ou des compagnons de Ronsard. […] La fièvre d'écrire s'échauffait dans ces réunions littéraires groupées sous le nom de "Société d'amusements mutuels". »[3] Grâce à Arthur et à son frère Raoul de Cazenove, on sait que Marie Blaquière conservait ses productions (poésies, fables, contes, logogriphes, etc.) dans des recueils manuscrits que les descendants possédaient encore au début du XX[e] siècle, mais qui ne nous sont pas parvenus.

Son activité littéraire nous est connue essentiellement par des témoignages contemporains. En 1773, un voyageur suédois la mentionne parmi les principaux membres d'une assemblée, à laquelle participait aussi sa sœur cadette, Marie Aimée, veuve du baron de Friesheim :

> Deux fois la semaine il se tient à Lausanne une assemblée littéraire des personnes des deux sexes chez une des dames qui en sont membres. Nous avons été admis à une de ces académies chez Madame de Vatteville, d'une des plus anciennes familles du canton de Berne, en compagnie entr'autres dames de la baronne de Frisheim & de Madame de Blaquiere qui sont venues de Hollande à Lausanne pour y résider. On y lit des morceaux des meilleurs écrivains dont ces dames portent leur jugement avec plus de goût, de finesse & de délicatesse que les hommes.[4]

En 1777, quelques vers qu'elle écrit à l'intention de Joseph II attirent l'attention de l'empereur, qui s'est brièvement arrêté à Lausanne. Cet événement est narré en détail par le Nyonnais Élie Reverdil qui fait parvenir à Friedrich Melchior Grimm une fable de Marie Blaquière. Intitulée *L'Aigle et le Rossignol*, elle est mentionnée par ce dernier dans la prestigieuse *Correspondance littéraire* en septembre de la même année[5].

Pendant la tourmente révolutionnaire, Marie Blaquière accueille la noblesse française en exil dans son salon[6]. L'écrivain et politicien français Jacques Marquet de Montbreton y aurait déclamé ses premiers vers. D'autres



Fig. 1. Pierre-Louis Bouvier, *Portrait miniature d'Angélique de Charrière de Bavois*, gouache sur ivoire, 8 cm diam., [v. 1800 -1805]. MHL, inv. I.50.D.105.

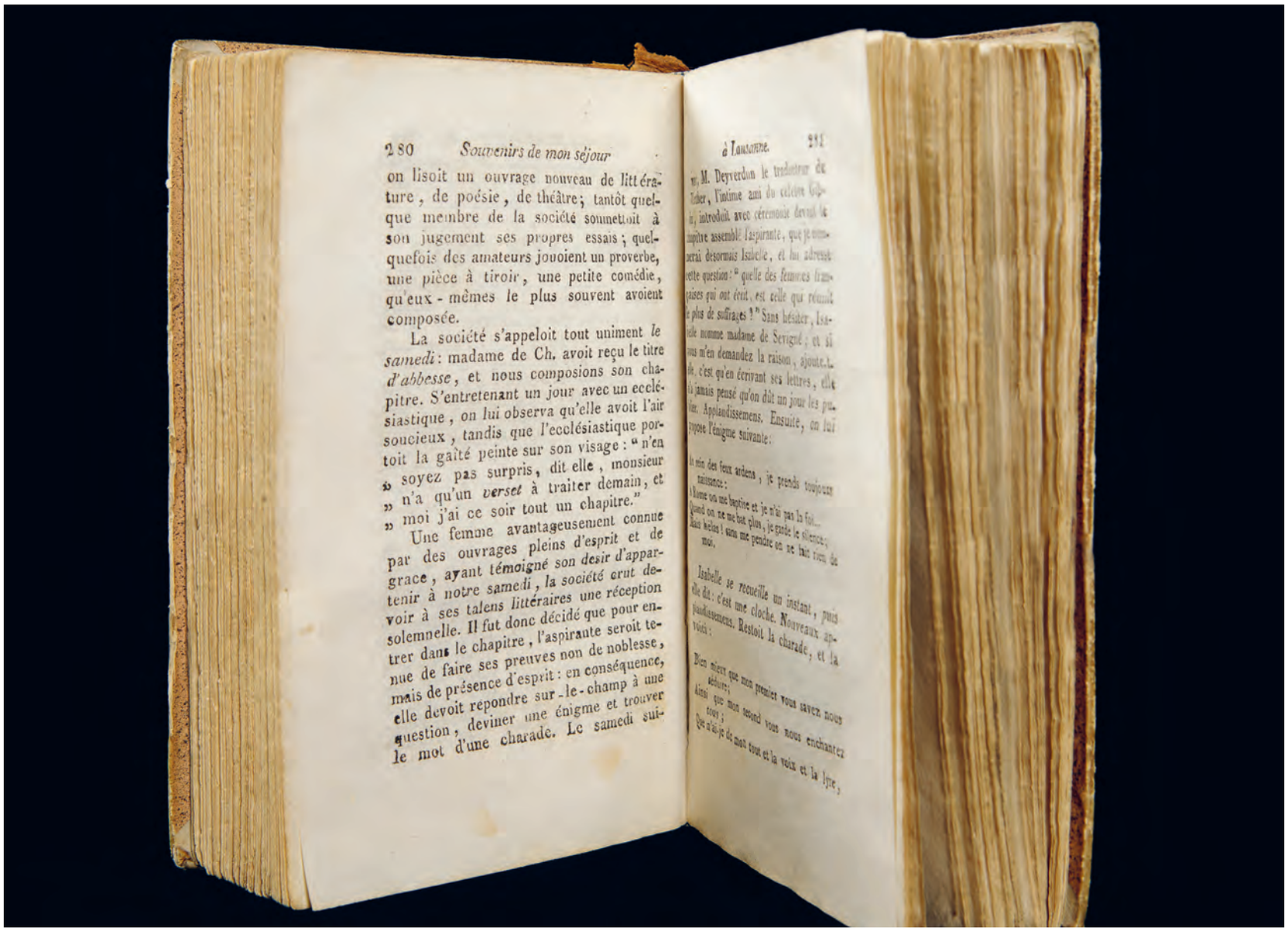


Fig. 2. Philippe-Sirice Bridel, « Souvenirs de mon séjour à Lausanne de 1779 à 1787 », *Conservateur suisse, ou Recueil complet des étrennes helvétiennes*, t. VII, 1815, p. 280-281. BCUL, cote B 16158.

personnalités le fréquentent, à l'instar de la jeune Germaine de Staël, l'avocat français Michel Servan ou encore l'auteure allemande Sophie von La Roche. Cette dernière, de passage à Lausanne pendant l'été 1784 et l'hiver 1791-1792, la mentionne à plusieurs reprises dans ses souvenirs de voyages. Elle est visiblement impressionnée par la vigueur intellectuelle intacte de la femme de lettres: « Mme Blaquière, fille du célèbre historien de l'Angleterre Rapin Thoyras, cultive encore la poésie à l'âge de soixante-dix-neuf ans. Elle a composé récemment un charmant proverbe dont le mot est *Soufflet* pris dans sa double acception. »[7] L'écrivaine allemande reporte ensuite deux de ses logogriphes, un genre d'énigme que Mme Blaquière affectionnait. C'est précisément lors d'une soirée passée chez Marie Blaquière que l'on raconte à Sophie von La Roche le genre de divertissement littéraire auquel les Lausannoises aimaient s'adonner:

J'entendis aussi parler dans cette remarquable soirée d'un tour de force littéraire auquel ces dames se sont livrées à l'exemple de Genève, ville qui naturellement est comme un petit Paris pour le Pays de Vaud. À Genève donc, des dames ont imaginé de passer en revue pour passer ces temps difficiles des collections de gravures et de s'imposer pour tâche ou pour pénitence de composer des histoires imaginées d'après le sujet de chaque estampe. Ce jeu d'esprit n'a pas moins bien réussi ici qu'à Genève. Mme de Montolieu a composé une histoire arabe sur l'image d'une

femme assise entre un lion et un âne ; Mme d'Arlens a fait une charmante nouvelle à propos d'une gravure représentant une femme mélancoliquement assise au bord de la mer par un soleil couchant ; Mlle Rosalie de Constant a choisi une image dans laquelle un homme à genoux présente une rose à une dame, tandis qu'un troisième personnage tire un poignard derrière eux ; enfin la belle nièce de la digne Mme de Chandieu a interprété une scène dans laquelle on voit une femme entourée de plusieurs enfants. C'est cette dernière composition qui d'une voix unanime a remporté le prix.[8]

Isabelle de Montolieu publiera en 1803 son « histoire arabe », intitulée « Conte de la princesse Una, ou les Talismans », dans un *Recueil de contes,* en donnant en préface des précisions sur ce jeu de société. Constance de Cazenove d'Arlens, qui est la belle-fille de Mme Blaquière, se fera connaître comme romancière au tournant du siècle. Quant à la gagnante, il s'agit probablement de la fille cadette de Benjamin de Chandieu, Pauline de Loys, auteure de plusieurs romans et pièces de théâtre restés inédits. Cet amusement est caractéristique de l'émulation littéraire qui régnait alors à la rue de Bourg depuis quelques décennies. Ces défis, qui ne sont certes pas spécifiques à Lausanne comme l'écrit Sophie von La Roche, ont perduré dans la région lémanique au tournant du siècle. Celui qui a été lancé à Cologny en 1816 reste le plus fameux, ayant donné naissance à un chef-d'œuvre de la littérature anglaise, *Frankenstein*.

Souvent citée par l'historiographie pour avoir tenu ses fameux *Samedis* littéraires, Angélique de Charrière [fig. 1], née Saussure de Bavois, est paradoxalement une figure dont le parcours biographique demeure méconnu[9]. Fille d'un officier lausannois au service étranger qui connaît d'importants déboires[10], elle se marie sur le tard, à l'âge de 42 ans, avec Henri de Charrière de Senarclens, officier au service du Piémont de dix-sept ans son aîné. Son implication dans la vie sociale et culturelle lausannoise commence bien avant son mariage. Elle joue dans les troupes de théâtre de société dès le début des années 1750 et semble exceller dans l'organisation de festivités, à l'exemple de celles pour les noces de sa cousine Louise d'Aubonne en 1754 ou en l'honneur des prestigieux malades de Tissot en 1773. Elle reçoit régulièrement des assemblées qui réunissent la noblesse du quartier de Bourg et les anime parfois d'un petit spectacle. Dès 1770, elle se lie intimement avec l'avocat Michel Servan[11], qui séjourne à plusieurs reprises à Lausanne pour se faire soigner par Tissot d'abord, pour fuir la Terreur ensuite. Son esprit brillant et ses relations prestigieuses font de lui un homme très recherché dans les salons. C'est sans doute sur l'impulsion de ce grand amateur de théâtre qu'Angélique crée sa « Société du Samedi » pendant l'hiver 1780-1781. Cette société littéraire – précieuse à certains égards – se soutiendra une dizaine d'années, jusqu'à la mort d'Henri de Charrière en janvier 1792, semble-t-il.

Les souvenirs d'un ancien membre des Samedis, le doyen Philippe-Sirice Bridel, donnent idée du déroulement général de ces journées. Teintés de nostalgie, ils remontent à une époque où Bridel était âgé d'une vingtaine d'années et déjà l'auteur d'un recueil de poèmes inspirés des *Tombeaux* d'Hervey :

Qu'elle étoit charmante cette réunion qui se formoit en hiver tous les samedis chez madame de Ch… ! Là se rendoient la plûpart des gens lettrés qui habitoient Lausanne, et des étrangers distingués par leurs connoissances qui y faisoient quelque séjour. Là venoient des femmes instruites sans pédanterie, et des jeunes filles belles sans prétention : la conversation, la lecture, la musique, un joli souper, partageoient ces heures trop courtes : tantôt on lisoit un ouvrage nouveau de littérature, de poésie, de théâtre ; tantôt quelque membre de la société soumettoit à son jugement ses propres essais ; quelquefois des amateurs jouoient un proverbe, une pièce à tiroir, une petite comédie, qu'eux-mêmes le plus souvent avoient composée.[12]

Ce témoignage concorde avec la description qu'en donne un autre membre, l'écrivain Samuel Constant, dans une pièce de circonstance jouée précisément dans le cadre de ces Samedis au début des années 1780, le *Dialogue des Anges*[13]. La fille de Samuel, Rosalie, qui évoque à plusieurs reprises les Samedis de sa « tante » dans le journal rédigé à l'intention de son demi-frère Victor, précise qu'« elle rendit l'entrée difficile pour etre plus maitresse de les rendre agréables »[14]. Afin de pimenter ses Samedis, Mme de Charrière imagine avec ses amis une sorte de parodie du rituel franc-maçon, jouée lors de la réception de nouveaux membres. Au cours de la réception, dont le déroulement pouvait varier légèrement d'une fois à l'autre, « l'aspirant » se soumettait à une suite d'épreuves composées d'énigmes, de charades et de questions diverses, lors desquelles il devait faire preuve d'esprit et de bon goût. On lui faisait lecture des statuts de la société, rédigés sur un ton parodique et pastichant les règles conventuelles (vœux d'obéissance, de chasteté et de pauvreté). Ces statuts exigeaient entre autres de préférer les pièces de Florian et de Molière à celles de Marivaux et de Mercier. L'aspirant recevait ensuite une écharpe blanche de l'« abbesse » (Mme de Charrière), et le « hiérophante » lui révélait en alexandrins la signification

des symboles d'un « tableau emblématique » où figuraient les attributs de la poésie, de la tragédie, de la comédie et des autres arts. L'initié était enfin prêt pour intégrer le « chapitre ». Cette mise en scène ludique où chaque membre avait un rôle à jouer a marqué les esprits des contemporains et plus tard ceux des historiens, qui ont parfois exagéré l'importance de cette « cérémonie » très théâtrale qui n'avait pour but principal que celui de divertir[15]. Dans ses *Souvenirs* [fig. 2], Bridel décrit la réception, en 1786, d'Isabelle de Montolieu[16] en se basant sur ses propres archives, non retrouvées à ce jour. Des textes relatifs à la réception de trois autres membres ont été, quant à eux, conservés dans le fonds Grenier déposé aux Archives de la Ville de Lausanne[17].

Une quinzaine de prologues, compliments, proverbes et documents divers relatifs au théâtre sont aussi conservés dans ce fonds, la plupart sous forme de fragments. Plusieurs sont de la main et de la composition de Georges Deyverdun, membre très actif de la société. Quoiqu'il soit difficile de savoir lesquels parmi ces textes ont été écrits pour les Samedis, certains y font explicitement allusion, comme un dialogue entre Thalie et une personnification du Samedi. Ce dernier pleure le départ de Servan, « nôtre Apollon » et « grand ressort de la machine du Samedi », et demande aux personnes de l'assemblée de le tenir éveillé. C'est l'occasion pour l'auteur de complimenter obligeamment plusieurs membres du Samedi qui assistent certainement au spectacle. Une autre pièce de théâtre dont il subsiste trois monologues fait aussi allusion aux Samedis : *Les Planètes*, pièce allégorique composée par Françoise de St-Cierges et Georges Deyverdun, jouée le 20 mars 1784. Son titre est sans doute inspiré par l'actualité scientifique, la planète Uranus venant d'être découverte en 1783. Quoique la représentation tombe un vendredi et non un samedi, il demeure évident qu'elle a été jouée devant les amis proches de Mme de Charrière. Le dieu Amour (fils de Vénus) et la Terre rendent un hommage appuyé à « Angélique ». Amour est envoyé par sa mère auprès d'Angélique et s'en réjouit : « ne suis je pas prèsque toujours à son Samedi, tantôt sous des guimpes [corsages] de Nones, tantôt sous des Ailes d'Anges »[18], des propos qui font allusion à d'autres pièces jouées chez Mme de Charrière. Probablement la dernière à parler, La Terre la prie de ne pas l'abandonner pour d'autres planètes et l'invite à reconnaître tous les efforts entrepris pour lui rendre la vie agréable en la plaçant dans « le plus beau de [s]es pays ». Bien que la ville ne soit pas belle, reconnaît la Terre, « elle est ornée par ses habitants » :

> Aussi ne voit on pas des Etrangers, meme des plus illustres de mes sujets visiter tous les jours les rivages fortunés du Léman. Quoi ! Tu songerais a me quitter Angelique quand Servan, Raynal, et Gibbon sont ici réunis, quans ils savent te conaitre, et t'estimer. Et ou irais Tu pour trouver mieux que ces gens là. Quoi, tandis que Tu peux converser avec de tels hommes, gouter les douceurs du sentiment au sein de la plus aimable des familles, tandis que Tu es honorée estimée, aimée de tous ceux qui savent te conaitre.[19]

L'abbé de Raynal, réfugié dans le Pays de Vaud, et Edward Gibbon, qui vient de s'installer définitivement à Lausanne, figurent en effet parmi les célébrités qu'Angélique de Charrière aimait à accueillir dans son salon. La présence discrète de Gibbon aux Samedis est aussi attestée dans le conte *Le Petit Oiseau vert,* rédigé par Isabelle de Montolieu afin d'être admise au sein de la société. L'oiseau gazouille des vers aimables à tous les membres d'une assemblée présidée par dame Inventiane, où est présent « un gros homme de très-bonne façon ». Devant deviner sa nationalité, il répond galamment : « À ta mine douce et polie, / On te prendrait pour un Français. / À ton savoir, ton énergie, / À tes écrits et tes succès, / Ton esprit, ta philosophie, / La profondeur de ton génie, / Feraient soupçonner un Anglais. / Mais ta véritable patrie / Est celle où le cœur t'a conduit, / Où l'on t'aime, où l'on te le dit, / Et tu dois y passer ta vie. »[20]

Si le salon de Marie Blaquière et celui d'Angélique de Charrière ont été un terreau fertile, propice à la création, ils n'ont de toute évidence pas été les seuls. Ce type de société mixte mêlant littérature et mondanité, dans le sillage des précieuses, n'était pas inédit à Lausanne. En 1759, Suzanne Curchod avait déjà créé une éphémère Académie des Eaux, qui s'inspirait étroitement des célèbres Samedis de Madeleine de Scudéry. De plus, loin d'être des îlots isolés, ces salons constituaient des espaces ouverts les uns aux autres. En témoigne, par exemple, le poème que récite Marie Blaquière le jour de l'an 1784 chez Angélique de Charrière, qu'elle adresse aux « filles, veuves et femmes »[21]. Réunissant hommes et femmes, Lausannois et étrangers, plumes confirmées ou en devenir, ces laboratoires littéraires ont permis ainsi des échanges fructueux et une émulation bienveillante. La production d'œuvres poétiques, romanesques et théâtrales rédigées dans ce cadre est non négligeable et encore largement sous-estimée. Leur qualité littéraire les place certes au rang des œuvres mineures et peu d'entre elles ont fait l'objet d'une publication. Néanmoins, ce milieu lausannois a participé à l'éclosion de talents qui ont marqué un jalon dans l'histoire littéraire romande, parmi lesquels Samuel Constant, Philipe-Sirice Bridel et Isabelle de Montolieu, dont les écrits étaient appréciés de leurs contemporains bien au-delà des frontières vaudoises.

1 Comme en France sous l'Ancien Régime, le terme « salon » n'est pas encore utilisé dans le Pays de Vaud pour désigner une maison où l'on reçoit. On « tenait société », selon l'expression de l'époque. Voir Antoine Lilti, *Le Monde des salons : sociabilité et mondanité à Paris au XVIII^e siècle*, Paris, Fayard, 2005, p. 8-11. Nous remercions Danièle Tosato-Rigo pour la relecture attentive de cette présente contribution.

2 Après avoir travaillé à la cour de Guillaume III comme gouverneur du fils du comte de Portland, Paul de Rapin de Thoyras s'installe à La Haye. Il se fixe ensuite avec sa famille à Wesel, non loin de la frontière hollandaise, où il décèdera en 1725, avant d'avoir pu achever son *Histoire d'Angleterre* (La Haye, 1724-1727). L'ouvrage le fera connaître – à titre posthume – comme l'un des meilleurs connaisseurs français de l'histoire anglaise et suscitera les éloges de Voltaire. Voir Raoul de Cazenove, *Rapin-Thoyras, sa famille, sa vie et ses œuvres*, Paris, Auguste Aubri, 1866, chap. XVIII et XIX, partic. p. 318.

3 Arthur de Cazenove, *Quatre siècles*, Nîmes, La Laborieuse, 1908, p. 202-203.

4 *L'Esprit des journaux*, novembre 1781, p. 39. Lettre de Jacob Jonas Bjoernstaohl, Lausanne, 11 octobre 1773, tirée et traduite du livre *Briefe, &c. Lettres de M. Bjoernstaohl, professeur de langues orientales à Lund, adressées durant le cours de ses voyages dans les pays étrangers, à M. Gjoerwell, bibliothécaire du roi de Suède à Stockholm* […], Leipzig, Rostock, chez Koppe, 1779.

5 La lettre de Reverdil et la fable allégorique, qui fait allusion à Joseph II et à Voltaire, sont reproduites dans Cazenove, *Rapin-Thoyras, op. cit.*, p. LXII-LXIV, CCXIX-CCXX.

6 Cazenove, *Rapin-Thoyras, op. cit.*, p. CCXVIII-CCXIX.

7 Sophie von La Roche, *Erinnerungen aus meiner dritten Schweizerreise*, Offenbach, Weiss und Brede, 1793, p. 183-186. Trad. par Eusèbe-Henri Gaullieur, « La Suisse française en 1792. Lettres de Sophie de Laroche, née Guttermann », *Revue suisse*, t. XXI, 1858, p. 381. Voir aussi Sophie von La Roche, *Tagebuch einer Reise durch die Schweiz*, Altenburg, Richter, 1787.

8 La Roche, *Erinnerungen aus meiner dritten Schweizerreise*, *op. cit.*, p. 240-244. Trad. par Gaullieur, « La Suisse française en 1792 », art. cit., p. 260-261.

9 Un mémoire en histoire, qui sera défendu en 2022 par Natacha Monnet, permettra de lever le voile sur cette personnalité.

10 Georges de Saussure de Bavois (1707-1767) connaît de grandes difficultés en tant qu'entrepreneur militaire, accumulant dès les années 1740 des dettes qui le font démettre de son grade de colonel par le duc de Modène, puis passer devant les juges bernois en 1752. La seigneurie de Bavois passe ainsi, en 1747, aux mains des Pillichody. Voir Élisabeth Salvi, « Survie, lucre ou exploit ? Le service non avoué dans quelques États italiens au XVIII^e siècle », in Norbert Furrer *et alii* (éd.), *Gente ferocissima. Mercenariat et société en Suisse (XV^e-XIX^e siècle)*, Lausanne, Éditions d'en bas ; Zurich, Chronos, 1997, p. 84.

11 Sur Michel Servan (1737-1807), avocat général au parlement de Grenoble, voir la notice de Jacques-François Lanier dans le *Dictionnaire des journalistes*, en ligne sur <http://dictionnaire-journalistes.gazettes18e.fr/>. Sa correspondance échangée avec Angélique de Charrière est conservée à la BGE.

12 P[hilippe] B[ridel], « Souvenirs de mon séjour à Lausanne de 1779 à 1787 », *Conservateur suisse, ou Recueil complet des étrennes helvétiennes*, t. VII, 1815, p. 278-288, ici 279-280.

13 Ce dialogue est publié dans Samuel Consant, *Recueil de pièces dialoguées, ou Guenilles dramatiques ramassées dans une petite ville de Suisse*, Genève, François Dufart ; Paris, Moutard et Desenne, 1787.

14 Rosalie Constant, « Journal à Victor », [v. 1833], p. 23, cote BGE, Ms suppl. 1485. L'entrée ne se faisait que sur invitation.

15 Nous pensons aussi que cette cérémonie n'était pas systématique et qu'elle n'avait plus cours au début des années 1790.

16 Isabelle de Montolieu évoque différemment son admission dans une lettre datée de 1819. Elle explique avoir été admise suite au conte du *Petit Oiseau vert* qu'elle rédige à la demande de Georges Deyverdun pour l'une de ces assemblées. Voir Henri Perrochon, « Mme de Montolieu et Pierre Picot d'après des lettres inédites », *RHV*, n° 45, 1937, p. 33-34.

17 Les documents contenus dans le carton 18 (envel. 12, n° 3-9 en partic.) ont été utilisés par Perrochon dans « Une femme d'esprit : M^me de Charrière-Bavois (1732-1817) », *RHV*, n° 42, 1934, p. 100-117, 165-188. Ils ont aussi fait l'objet d'une analyse par Giulia Manfrina, *La « Société du Samedi » d'Angélique de Charrière de Bavois : étude de la sociabilité lausannoise d'après le fonds Grenier conservé aux Archives de la Ville de Lausanne,* travail de séminaire, dir. Béla Kapossy et Béatrice Lovis, octobre 2014, <https://lumieres.unil.ch/fiches/biblio/5827>.

18 [Georges Deyverdun], « L'Amour », [mars 1784], cote AVL, Fonds Grenier, P 224, carton 18, envel. 12, n° 11.

19 [Georges Deyverdun], « La Terre », [mars 1784], cote AVL, Fonds Grenier, P 224, carton 18, envel. 12, n° 12.

20 [Jean-Louis-Marie Dugest De Bois-Saint-Just], *Paris, Versailles et les provinces, au dix-huitième siècle. Anecdotes* […], 2^e édition augmentée, Paris, chez Nicolle et Le Normant, 1809, t. II, p. 136-153, en partic. p. 149-150. Les clés des personnages sont données en 1809 par l'éditeur parisien pour aider le lecteur français, certainement peu familier de la sociabilité lausannoise.

21 Reproduit dans Sévery, *La Vie de société dans le Pays de Vaud,* vol. 1, p. 263-264.



Dans les coulisses d'un succès médiatique : *Caroline de Lichtfield* d'Isabelle de Montolieu

Béatrice Lovis

La Lausannoise Isabelle de Crousaz [fig. 1], devenue baronne de Montolieu en 1786, publie la même année son premier roman, *Caroline de Lichtfield*[1]. Ce roman sentimental connaît un succès aussi inattendu que fulgurant, ce dont témoignent les nombreuses contrefaçons et traductions parues dans la foulée. Dans la préface de sa troisième édition (1815), la romancière, désormais célèbre et auteure d'une trentaine de titres, revient sur le succès « si singulier » du livre et les circonstances de sa publication :

> Lorsqu'il fut imprimé la première fois, ce fut vraiment *sans mon aveu*, ainsi que je le dis dans mon épître. Un de mes amis, homme de lettres, connu par la seule bonne traduction du célèbre roman de *Werther*, me demanda mon manuscrit, que j'avois écrit uniquement pour amuser une vieille parente à qui je donnois tous mes soins, et je ne songeois pas à le publier. Il le fit imprimer sans me le dire et sans nom d'auteur, en ajoutant seulement au titre : *Publié par le traducteur de Werther*.[2]

L'homme de lettres indélicat qui aurait pris de court Isabelle de Montolieu n'est autre que Georges Deyverdun[3], avec lequel l'auteure entretenait des contacts étroits. Cet « ami dévoué du célèbre Gibbon, dont il est tant question dans les *Mémoires* de ce dernier » avait été secondé par l'historien lui-même, comme elle le précise ensuite :

> Il s'en est peu fallu que mon modeste petit ouvrage ne parût sous son nom [de Gibbon]. Vivant avec M. d'Eyverdun, il fut le complice de sa trahison, et, lorsque je m'en plaignis, il me dit : « Je suis si sûr du succès de votre roman, que si vous voulez me le donner j'y mettrai mon nom. » Je lui assurai que personne ne voudroit croire que le Tacite anglois eût fait un roman. Mais du moins il ne s'est pas trompé, et *Caroline*, sans nom d'auteur, sans protection, arrivant d'une petite ville de Suisse, réussit si bien à Paris, qu'il fallut pardonner aux traîtres amis qui l'avoient fait connoître.[4]

Faut-il voir en Deyverdun et Gibbon les principaux artisans du succès de *Caroline* ? En outre, quelle est l'implication réelle de Félicité de Genlis, qui affirmera publiquement dans ses *Mémoires* avoir édité le roman[5], mais qu'Isabelle de Montolieu ne cite qu'incidemment dans une note de bas de page de sa préface ? Quelques lettres inédites retrouvées dans les archives vaudoises nous permettent à la fois de nuancer les affirmations de l'auteure et d'éclairer le patronage qui a entouré l'élaboration de ce *best-seller*. La première d'entre elles, adressée à Gibbon, est de la main d'Isabelle « de Crousaz Polier »[6]. Celle-ci s'inquiète d'une rumeur qui circule à Lausanne alors que le roman est en cours d'impression :

> On me confirme que les feuilles de *Caroline* courent les rues, – sont entre les mains de tout le monde. – J'ai ecrit à Lacombe pour arrêter cela, – qui me fait je l'avoue une peine extrême. – On commence à dire aussi à qui veut l'entendre, que je ne l'ai point faite, cette pauvre *Caroline*, que c'est une traduction libre de l'allemand, etc. etc… Je sais

Fig. 1. Jacques Samuel Louis Piot (attr.), *Portrait d'Isabelle de Montolieu (1751-1832)*, pastel sur papier marouflé sur toile, 56 × 43.5 cm, [v. 1800-1805]. MHL, inv. I.32.Montolie Isabe.5.

d'où ce bruit vient, et comme il y a quelque chose de vrai, que le fond de l'histoire est en effet tiré d'un journal allemand, que la chanoinesse et d'Eyverdun lisoient et me racontèrent, je voudrois qu'il en dit un mot dans un petit avis d'Editeur, – alors il n'y auroit plus rien à dire, les accusateurs se taisent, lorsqu'on s'accuse soi même.[7]

L'avertissement, inséré – in extremis – dans l'édition de François Lacombe, n'est finalement pas rédigé par Deyverdun mais par l'auteure elle-même, qui « croit devoir avertir qu'un morceau d'un agréable Recueil allemand, qui a pour titre les *Bagatelles*, a donné la première idée de ce petit Ouvrage »[8]. Trois ans plus tard, l'avis figurant dans la deuxième édition de *Caroline de Lichtfield* (1789) indique que la source d'inspiration du roman est un conte moral de Christian Leberecht Heyne, connu à l'époque sous son pseudonyme Anton Wall. Le succès du roman avait entretemps suscité plusieurs traductions du conte en question, dont celle de la chanoinesse Élisabeth Polier[9], une parente d'Isabelle qui lui en avait donné lecture la première avec Deyverdun.

La lettre d'Isabelle de Montolieu à Gibbon permet ainsi de nuancer les propos tenus dans la préface de 1815 où l'auteure adopte une posture qui sied à son sexe. De toute évidence, la Lausannoise était au courant de l'initiative de ses amis : « voila à quoi on s'expose quand on protège l'ouvrage d'une Femme, – j'ai bien prévu que je vous tourmenterois, mais vous l'aves voulu », déclare-t-elle à Gibbon. La romancière a accepté la publication de son ouvrage, imprimé d'ailleurs à ses frais, mais à la condition de conserver son anonymat. L'épineuse question de l'auctorialité reviendra en 1789, au moment de rééditer le roman : « J'étois […] si peu aguerrie avec le titre d'auteur, avec l'idée de voir mon nom à la tête d'un livre, que je ne pus encore me résoudre à l'y placer, lorsque, deux ou trois ans après, j'en fis une seconde édition, imprimée à Paris »[10]. Ces réticences provenaient du fait qu'il était alors très mal perçu qu'une femme, en particulier de son rang, s'exposât publiquement comme auteur ; l'argument de l'ouvrage publié sans son consentement permettait aussi de préserver sa modestie, l'une des qualités essentielles attachées au sexe féminin. Il n'est en effet pas rare qu'une écrivaine affirme être entrée en littérature de manière fortuite, comme le souligne Martine Reid[11]. C'est seulement après 1800, au moment de son second veuvage, qu'Isabelle de Montolieu signera ses œuvres, assumant désormais pleinement sa posture d'auteure célèbre.

Que le rôle de Deyverdun ne se soit pas limité à favoriser la publication du roman ressort de la seconde lettre de notre corpus. Celui-ci répond à la demande d'Isabelle de Montolieu par une analyse du roman destinée à défendre sa dernière partie jugée plus faible par la critique :

Vous répondez parfaittement bien Madame aux enemis de la jentille Matilde, il me semble qu'il n'y a rien a objecter à ce que vous dites vous même pour sa défense ; mais enfin puisque vous l'ordonnez je vais dire aussi quelque chose. J'avoue dabord qu'il me parait qu'en général on fait une grande difference entre votre premier et vôtre second volume ; cela me parait plus naturel que juste. Après avoir été très remué, attendri, on voudrait continuer a éprouver des sentiments qui ont flatté, et on ne trouve en general dans le second volume que de la jentilesse et de la gayeté. […] Quant à l'histoire de Matilde, je desirerais que nos lecteurs voulussent bien se mettre dans l'esprit, que vôtre ouvrage n'est point seulement l'histoire de Caroline, mais celle d'un quadrille dont les intêrets sont tellement liés qu'il est impossible de les séparer, et qu'aucun d'eux ne pourrait être heureux sans que tous les quatre le fussent. Il fallait donc les mettre *tous quatre* à bien, les conduire *tous les quatre* pas à pas au chemin du bonheur pour que vôtre ouvrage ne fut pas manqué. Si Walstein n'avait pas été heureux, et heureux avec Caroline, Lindorf et Matilde ne pouvaient l'être d'après leur caractère, et leur position. […] Les deux acteurs du premier plan ont une teinte romanesque, les deux du second fond de la vérité la plus parfaitte ; en sorte que Richardson et Fielding ; Prévot D'Exiles et Marivaux marchent ensemble d'un pas égal, ce qui est une beauté, et une beauté très piquante.[12]

La lettre de Deyverdun se conclut avec un post-scriptum éloquent quant au rôle du duo : « Gibbon vient d'arriver au chalet [du jardin de la Grotte] ou le beau tems me retient, il aprouve tout ce que j'ai écrit, et fait serment d'etre jusqu'à son dernier soupir le chevalier de Matilde. » L'importance du jugement critique et le soutien bienveillant des deux amis de la Grotte est pleinement assumé par Gibbon, qui déclare avec une certaine fierté à Lord Sheffield que *Caroline de Lichtfield* est « of our home manufacture ; I may say of ours, since Deyverdun and myself were the judges and patrons of the Manuscript. »[13]

L'appui de Gibbon et Deyverdun, qui s'appliquent aussi à écouler des exemplaires en Allemagne par l'intermédiaire du Vaudois Samuel-Élisée Bridel, ne doit toutefois pas conduire à sous-estimer l'action d'une autre personnalité qui a créé littéralement le *buzz* à Paris et qui a contribué à l'emballement médiatique si soudain, « si surnaturel » pour le roman, selon l'expression d'Isabelle de Montolieu. Il s'agit de la comtesse Félicité de Genlis, gouverneur des enfants du duc d'Orléans et auteure du *Théâtre à l'usage*

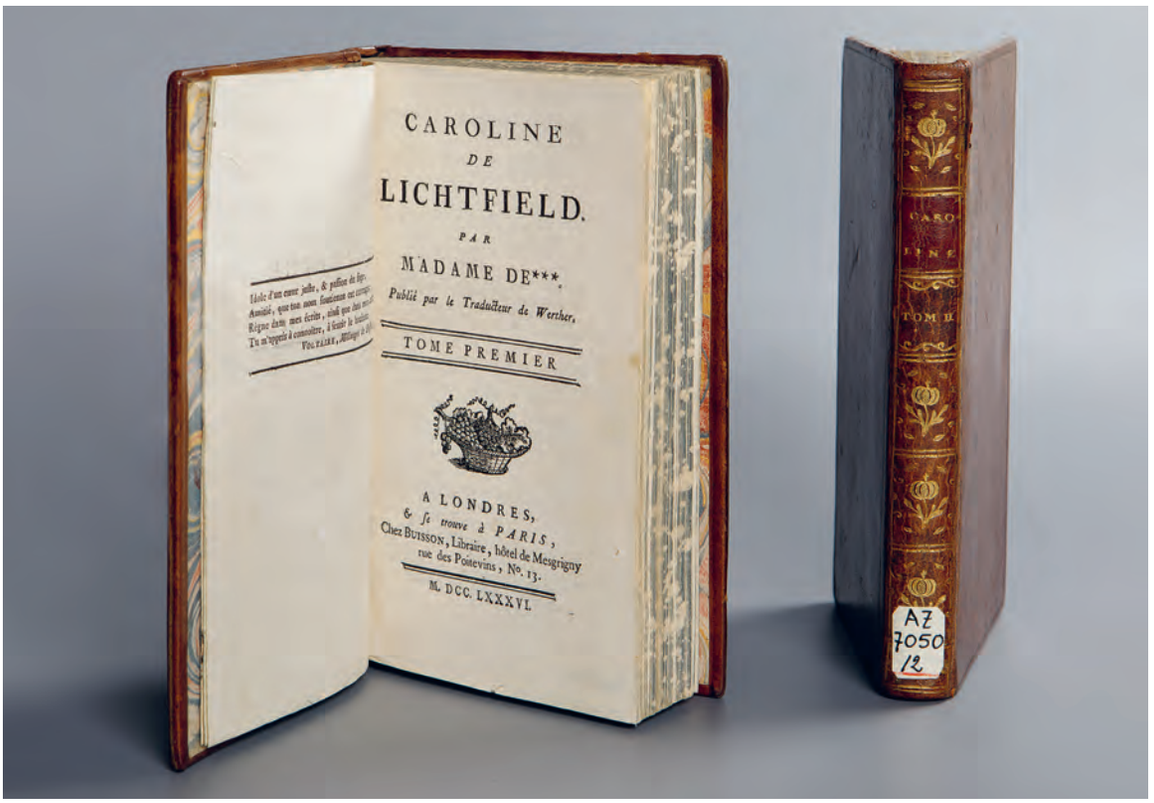


Fig. 2. Isabelle de Montolieu, *Caroline de Lichtfield*, Londres, et se trouve à Paris, chez [Louis] Buisson libraire, 1786, 2 vol. BCUL, cote AZ 7050/1-2.

des jeunes personnes (1779-1780), un recueil de pièces d'éducation qui la révèle au public. Les deux femmes se connaissent depuis 1775, date à laquelle Isabelle de Crousaz accueille chaleureusement la comtesse de passage à Lausanne. Ce bref séjour est le point de départ d'une relation épistolaire qui durera plus de vingt ans[14]. Parmi les lettres conservées à la BCU de Lausanne, l'une concerne exclusivement le roman de *Caroline de Lichtfield*. Mme de Genlis fait part à son amie de son enthousiasme :

J'ai reçu *Caroline* hier et j'en ay fini la lecture aujourdhui. Croyés vous ma chère amie que cet ouvrage m'ai intéressé ? Je ne me suis couchée qu'à quatre heures du matin, je ne pouvais m'en arracher, et cependant je ne lis jamais que des ouvrages d'un genre bien différent, et naturellement je n'aime pas les romans. Celui cy, et ceux de l'aimable auteur de *Cecilia*[15] sont les seuls que j'aie lu depuis quinze ans. Revenons à *Caroline*, cet ouvrage est charmant, il montre un talent bien digne d'être cultivé et qui n'en doit pas rester là. Je vous assure ma chère amie que cette charmante *Caroline* aura beaucoup de succès ici, et je me trouve bien heureuse que vous me chargiés de la présenter, elle n'a besoin que de se montrer pour réüssir, et vous pouvés être certaine que je la produirai de mon mieux.[16]

Félicité de Genlis lui explique ensuite sa stratégie pour éveiller la curiosité du public parisien et susciter l'attente parmi son cercle d'amis, composé de nombreux membres de la haute noblesse parisienne :

J'avois déja écrit à Mme Duchesne[17] qui m'a fait réponse, je lui mandois que je savais qu'elle devoit recevoir un roman intitulé *Caroline*, que je connoissois ce *charmant ouvrage* et que je desirois qu'elle m'en envoyat six exemplaires. Cette tournure m'a paru la plus simple et la meilleure. Depuis j'ai engagé plusieurs de mes amis à envoyer chés elle demander en leur nom si cet ouvrage étoit arrivé. Ainsi elle doit voir qu'il est attendu et desiré. Quant à mon libraire je viens de lui écrire et de lui envoyer mon unique exemplaire, je lui mande que cet ouvrage me paroit charmant, qu'il aura le plus grand succès, et que je lui conseille d'en faire venir le plus d'exemp[laires] qu'il pourra. Je le prie en outre de le lire et de ne le point préter. Il a de l'esprit et un très bon gout, c'est pourquoi je le lui ay envoyé ! Enfin je parle de *caroline* à tout ce que je vois, je n'ai voulu préter ce livre à qui que ce soit, je me contente d'exciter la curiosité, afin qu'on ait de l'empressem[t] p[r] l'acheter quand il sera en vente.[18]

Mme de Genlis promet de signaler à son amie quelques « très légères corrections mais bien nécessaires » pour améliorer le roman et le faire éditer dans une nouvelle édition corrigée chez son propre libraire, Michel Lambert[19]. La lettre, datée du 12 novembre 1785, indique que l'édition lausannoise était déjà imprimé au début du mois de novembre[20]. Quelques semaines plus tard, Félicité de Genlis s'excuse de ne pas avoir encore eu le temps de lui envoyer les corrections promises et lui propose encore d'écouler des exemplaires chez son libraire : « Lambert vous

fait dire que si vous voulés lui envoyer des exemplaires il les débitera et vous en rendra compte à mesure en vous faisant passer l'argent. – je ferai le marché de la nouvelle édition et je vous enverrai le petit plan des corrections. »[21]

Conservé dans les archives personnelles de Deyverdun, un autre document indique qu'Isabelle de Montolieu a sollicité en parallèle ses contacts genevois. Une lettre de Jean-Louis Mallet Butini nous apprend que l'auteure a fait parvenir un exemplaire à Jacques Mallet Du Pan[22], un Genevois exilé à Paris et devenu depuis 1783 un collaborateur du *Mercure de France*. Ce dernier détaille la procédure afin que le roman obtienne l'autorisation de la censure et se déclare disposé à le présenter auprès de Jean-Jacques Vidaud de La Tour, un haut magistrat attaché au ministère des finances. Il promet aussi de faire insérer des annonces « dans tous les journaux »[23].

Ces différents relais parisiens fonctionnent à la perfection, comme le prouvent les contrefaçons qui inondent le marché en quelques semaines seulement. L'édition de « Londres », probablement imprimée à Genève[24], et vendue à Paris chez Buisson [fig. 2] est déjà en librairie début 1786. Le *Mercure de France* l'annonce le 7 janvier dans la liste des nouveaux « Livres étrangers »[25]. L'arrivée si rapide de cette contrefaçon pourrait s'expliquer par le fait que l'édition de Lacombe est difficile à trouver, même en Suisse. « L'aimable Auteur de *Caroline*, écrit Mallet Butini, est jouée par son imprimeur qui s'embarrasse peu du débit, Mme de Crousaz ayant imprimé *Caroline* à ses dépens. »[26]

Deux mois plus tard, le grand journal parisien fait paraître un assez long compte rendu du roman. L'article est signé « M.D. », qui n'est autre que Mallet Du Pan. Après avoir évoqué la source allemande et résumé l'intrigue, le Genevois procède à une analyse critique : « Ce roman est l'ouvrage d'une femme ; on y reconnoît le caractère d'imagination & de sensibilité particulier à son sexe : plusieurs morceaux indiquent même un degré de talent qu'il n'est pas commun de rencontrer chez les femmes, non plus que chez les hommes de beaucoup d'esprit. »[27] Le principal reproche formulé à l'égard du roman est sa longueur et sa « complication » :

> Le lecteur suit avec moins de plaisir les détails infiniment volumineux de l'écrit du Baron de Lindorf. L'épisode de ses aventures & de celles de Walstein, forme une seconde action ; les amours de la jeune Matilde en forment une troisième : en resserrant beaucoup ce tissu d'événemens divers, de récits, de correspondances, on augmenteroit l'intérêt, on empêcheroit, à ce que je crois, l'attention de se distraire en se partageant.[28]

Quant au style, jugé « facile & naturel », le journaliste ne le trouve « pas assez soigné » :

> Je ne parle pas des incorrections que l'Auteur feroit disparoître aisément ; mais aujourd'hui, aucune production agréable n'est dispensée d'une élégance continue. Si l'on trouve ici des tournures, des expressions négligées, il faut s'en prendre à la rapidité avec laquelle Mme de…. paroît avoir composé certains morceaux.[29]

Le compte rendu se conclut sur une annonce : « ces imperfections disparoîtront dans la nouvelle édition que prépare l'Auteur. » L'information pourrait éventuellement provenir de Lambert, qui est aussi l'imprimeur du *Mercure*, ou de Mme de Genlis. En août 1786, cette dernière revient du reste à la charge auprès d'Isabelle : « Songés vous à faire une nouvelle édition de cette charmante *Caroline ?* ». Et d'ajouter : « ne perdés pas de vue ce projet, le succès si brillant si fondé que vous avés eu doit bien vous y déterminer. »[30] Que la Lausannoise n'ait pas donné suite à l'annonce du *Mercure* ni aux relances de son amie fut sans doute une erreur stratégique, car une édition corrigée arrive peu après sur le marché parisien, sous la même adresse[31], sans l'accord de l'auteure. Isabelle de Montolieu ne manquera pas de s'en plaindre en 1789 dans la deuxième édition agréée de son roman[32].

Le succès médiatique de *Caroline* devient vite européen, échappant désormais complètement au contrôle de son auteure, comme de ses protecteurs lausannois. Les contrefaçons parisiennes, et bientôt hollandaises, bâloises, ou encore irlandaises, font même concurrence à l'édition originale. Établi à Gotha, Samuel-Élisée Bridel[33] signale ce fait à Deyverdun en août 1786 :

> Malgré le succès prodigieux du roman de Madame de Crousaz, & la fortune qu'il faite à Paris où il a été longtemps la lecture du jour, Ettinger n'a pu le débiter qu'en partie. Il lui en reste encor près de la moitié des exemplaires. La raison de ce contretemps, c'est que suivant la coutume de ses confreres en Allemagne, il a attendu la foire de Leipsig pour faire ses expéditions. Mais on l'a prevenu, & les contrefactions de Londres & de Hollande se trouvaient déjà entre les mains de tout le monde lorsqu'il a offert l'ouvrage. D'ailleurs il croyait être le seul à la foire de Leipsig qui fût chargé de la vente ; mais Saltzmann[34] de Strasbourg l'avait dévancé, & voulait même lui contester l'originalité de son édition.[35]

Bridel ne se fait toutefois pas de souci concernant les exemplaires en dépôt chez Carl Wilhelm Ettinger : « Il est



Fig. 3. Gravure de Daniel Nikolaus Chodowiecki tirée du roman de *Caroline de Lichtfield* et illustrant l'*Almanach de Gotha,* édité par Karl Wilhelm Ettinger, 1788, nº 1 : « Nos chaînes dorées sont quelques fois bien pesantes ». Herzog Anton Ulrich-Museum, DChodowiecki AB 3.702.

impossible qu'un livre comme *Caroline* reste en magazin ; mais il faut prendre patience, & ce ne sera gueres que dans six mois que nous pourrons régler notre compte. Au reste, Monsieur, vous apprendrez avec plaisir que *Caroline* a fait ici la plus grande sensation. » Il annonce aussi la parution prochaine d'une traduction allemande du roman ainsi qu'une série d'estampes qui en seront tirées et publiées dans le luxueux *Almanach de Gotha* dont Ettinger est l'éditeur. Douze estampes, gravées par Daniel Chodowiecki[36], paraîtront effectivement dans l'*Almanach* de 1788 [fig. 3], accompagnées chacune d'un petit explicatif.

Enfin, Bridel prédit dans sa missive que « Lausanne va devenir pour la littérature ce que Geneve est pour les sciences. On sera plus savant dans cette derniere ville, mais on sera plus aimable chez vous. »[37] Sa prédiction s'avérera clairvoyante car c'est précisément la réputation que connaîtra le chef-lieu vaudois dès les années 1780. L'un des frères de Bridel s'en plaint dans une lettre qui sera souvent reprise par l'historiographie : « le roman de *Caroline*, et l'espèce de réputation qu'il a procurée à son auteur, a causé une telle fermentation parmi nos têtes femelles, que, jalouses de la réputation d'une de leurs compagnes, elles barbouillent une incroyable quantité de papier. »[38] Si Lausanne devient « la ville des romans », selon la formule bien connue attribuée à Napoléon Bonaparte, c'est donc en grande partie grâce à *Caroline de Lichtfield*, dont le succès ne se démentira pas jusqu'à la Restauration[39]. Ce premier roman d'Isabelle de Montolieu n'aurait cependant jamais connu un tel destin s'il n'avait pas reçu dès l'origine le soutien inconditionnel des deux amis de la Grotte.

1 Plusieurs chercheurs se sont intéressés à ce roman dans le cadre d'études plus générales. Voir notamment Maud Dubois, « Le roman sentimental en Suisse romande (1780-1830) », *Annales Benjamin Constant*, n° 25, 2001, p. 161-246 ; Valérie Cossy, « Jane Austen (1775-1817), Isabelle de Montolieu (1751-1832) : autorité, identité et légitimité de la romancière en France et en Angleterre au tournant du dix-neuvième siècle », in Catherine Mariette-Clot et Damien Zanone (dir.), *La Tradition des romans de femmes, XVIII^e^-XIX^e^ siècles*, Paris, Champion, 2012, p. 191-203 ; François Rosset, *L'Enclos des Lumières. Essai sur la culture littéraire en Suisse romande au XVIII^e^ siècle*, Chêne-Bourg, Georg, 2017, p. 217-219. Sur la réception du roman en Angleterre, voir aussi l'introduction de Laura Kirkley dans Isabelle de Montolieu, *Caroline of Lichtfield*, London, New York, Routledge, 2016, p. XI-XXII. Nous adressons ici nos remerciements à Valérie Cossy et Danièle Tosato-Rigo pour leur relecture et leurs conseils avisés.

2 Isabelle de Montolieu, « Préface de l'auteur », in *Caroline de Lichtfield, ou Mémoires d'une famille prussienne*, Paris, Arthus Bertrand, 1815, t. I, p. IV-V. L'épître est publiée aux pages XIV-XVI.

3 Sur Georges Deyverdun (1734-1789), voir les contributions de Damiano Bardelli et de Valérie Cossy dans ce volume.

4 Montolieu, « Préface de l'auteur », in *Caroline de Lichtfield, op. cit.*, t. I, p. VI.

5 Mme de Genlis écrit avoir « été l'éditeur du premier de tous (*Caroline Lichtfield*) que l'auteur m'envoya manuscrit, en me demandant de n'y pas faire le plus léger changement, recommandation qui venoit non de son amour-propre, mais de sa délicatesse ; elle auroit reçu avec plaisir des conseils donnés de vive voix ; elle ne vouloit point, avec raison, de *corrections écrites*. » (*Mémoires inédits de Madame la Comtesse de Genlis*, Paris, Ladvocat Libraire, 1825, vol. 2, p. 314). Cette affirmation ainsi qu'une anecdote désobligeante à l'égard de Gibbon susciteront un démenti de la part d'un proche d'Isabelle de Montolieu, qui sera publié à la fois dans *Le Nouvelliste vaudois* et *La Gazette de Lausanne* le 25 mars 1825.

6 Née Polier de Bottens, Isabelle est alors la veuve de Benjamin de Crousaz et se remariera peu après la parution de son roman, en mai 1786, avec le baron Louis de Montolieu.

7 Lettre d'Isabelle de Crousaz (-Montolieu) à Edward Gibbon, Bussigny, [v. octobre 1785], cote AVL, Fonds Grenier, P 224, carton 17, envel. 2. L'usage des majuscules dans les citations a été modernisé. Les lettres citées dans cet article sont publiées dans leur intégralité sur la base *Lumières.Lausanne*.

8 [Isabelle de Montolieu], « Avertissement », in *Caroline. Par Madame de ***. Publiée par le traducteur de Werther*, Lausanne, Aux dépends de l'Auteur, se vend chez François La-Combe, 1786, vol. 1, s.p.

9 Anton Wall [Christian Leberecht Heyne], *Antonie, ou l'auteur de Caroline, suivie de plusieurs pièces intéressantes, traduites de l'allemand, par Madame la chanoinesse de P.*, Lausanne, Mourer cadet, 1787. Sur Élisabeth Polier (1740-1817), voir sa notice dans le *DHS*.

10 Montolieu, « Préface de l'auteur », in *Caroline de Lichtfield, op. cit.*, t. I, p. VII.

11 Martine Reid, *Des Femmes en littérature*, Paris, Belin, 2010, chap. V, « Être imprimée », en partic. p. 126-127.

12 Lettre de Georges Deyverdun à Isabelle de Crousaz (-Montolieu), Lausanne, s.d. [avant mai 1786], cote AVL, Fonds Grenier, P 224, carton 17, envel. 2.

13 Lettre à Lord Sheffield, 20 janvier 1787, in Gibbon, *The Letters*, t. III, lettre 642, p. 62.

14 Sur l'amitié et la correspondance entre les deux femmes, voir notre thèse *La Vie théâtrale et lyrique à Lausanne*

et dans ses environs (1757-1798), Université de Lausanne, 2019, vol. 1, p. 252-254. Cette correspondance littéraire fera l'objet d'une publication dans le cadre d'un projet autour des femmes de lettres en Suisse romande.

15 *Cecilia, or Memoirs of an Heiress* (*Cecilia, ou les Mémoires d'une héritière*) est un roman de Fanny Burney publié en 1782.

16 Lettre de Félicité de Genlis à Isabelle de Crousaz (-Montolieu), Bellechasse, 12 novembre 1785, cote BCUL, IS 1997, VIII/B/2, nº 18.

17 Il s'agit de Marie Antoinette Cailleau (v. 1713-1793), veuve du libraire Nicolas Bonaventure Duchesne. À la mort de son mari en 1765, elle reprend la librairie établie à la rue Saint-Jacques (Paris).

18 BCUL, IS 1997, VIII/B/2, nº 18.

19 Sur l'activité de Michel Lambert (1722-1787), voir sa notice sur <www.idref.fr/032086474>.

20 Lacombe a certainement postdaté le livre pour qu'il reste plus longtemps une actualité. Il en est de même pour la traduction d'*Antonie, ou l'auteur de Caroline* (1787), qui est déjà sur le marché en octobre 1786. Voir la *STN Online Database Archive*, <http://fbtee.uws.edu.au/stn/interface/>.

21 Lettre de Félicité de Genlis à Isabelle de Crousaz (-Montolieu), 8 décembre 1785, cote BCUL, IS 1997, VIII/B/2, nº 19.

22 Sur Jacques Mallet Du Pan (1749-1800), auteur de nombreuses critiques littéraires dans le *Mercur*e, voir sa notice rédigée par Valérie Cossy dans le *DHS* et celle par Frances Acomb dans le *Dictionnaire des journalistes*, dirigé par Jean Sgard, <https://dictionnaire-journalistes.gazettes18e.fr/>.

23 Lettre de Jean-Louis Mallet Butini à [Jean-Jacques ?] Gautier, Genève, 19 novembre 1785, cote AVL, Fonds Grenier, P 224, carton 18, envel. 8.

24 L'ornement de la page de titre, utilisé la même année par Barde, Manget et C^{ie} à Genève, et les commandes de la Société typographique de Neuchâtel auprès de cette imprimerie le laisseraient supposer. Barde est aussi cité dans la lettre de Mallet Butini.

25 L'arrivage des nouveaux livres est annoncé sur la couverture bleue du périodique, une couverture qui a été conservée dans l'exemplaire de la Bayerische Staatsbibliothek de Munich, mis en ligne par Google.

26 Lettre de Mallet à Gautier, Genève, 19 novembre 1785, cote AVL, Fonds Grenier, P 224, carton 18, envel. 8.

27 M.D., « *Caroline*, par Mme de ***, publiée par le Traducteur de *Werther*, 2 vol. in-12. A Lausanne, aux dépens de l'Auteur, & se trouve à Paris, chez Buisson, Libraire, Hôtel de Mesgrigny, rue des Poitevins, 1786 », *Mercure de France*, 11 mars 1786, p. 70-78, ici p. 76.

28 *Id*., p. 77. C'est peut-être à cette critique que réagit Georges Deyverdun dans la lettre citée plus haut.

29 *Id*., p. 77-78.

30 Lettre de Félicité de Genlis à Isabelle de Montolieu, 9 août 1786, cote BCUL, IS 1997, VIII/B/2, nº 20 (les lettres entre janvier et juillet 1786 sont manquantes).

31 *Caroline de Lichtfield, par Madame de ***. Publié par le Traducteur de Werther. Nouvelle édition, avec des corrections considérables*, Londres, et se trouve à Paris, chez Buisson libraire, 1786, 2 vol.

32 [Isabelle de Montolieu], *Caroline de Lichtfield, ou Mémoires extraits des papiers d'une famille Prussienne, rédigés par M. le baron de Lindorf, et publiés par Mme la B. de M.*, *seconde édition, revue, corrigée, et changée par l'Auteur, avec la musique des romances*, Paris, chez De Bure, 1789, vol. 1, p. III-IV. Dans son Avis, Mme de Montolieu explique pourquoi elle a retravaillé le début du roman.

33 Frère cadet du doyen Philippe-Sirice, Samuel-Élisée Bridel (1761-1828) est alors sous-gouverneur des enfants du duc de Saxe-Gotha. Sur Bridel et son activité de naturaliste, voir sa notice dans le *DHS*.

34 L'Alsacien Frédéric Rodolphe Saltzmann (1749-1821) est un écrivain, homme politique et franc-maçon français. Il dirige une librairie et différents journaux en langue allemande. Voir sa notice dans le *Dictionnaire des journalistes*, *op. cit*.

35 Lettre de Samuel-Élisée Bridel à Georges Deyverdun, Gotha, 6 août 1786, cote AVL, Fonds Grenier, P 224, carton 18, envel. 8.

36 Sur le peintre et illustrateur Daniel Nikolaus Chodowiecki (1726-1801), voir Philippe Kaenel, « Une "lecture" scénographique : Chodowiecki "illustre" Pestalozzi », in Johann Heinrich Pestalozzi, *Léonard et Gertrude. Un livre pour le peuple*, trad. de Léon van Vassenhove, Yverdon-les-Bains, Centre de documentation et de recherche Pestalozzi, 2014, p. 21-29.

37 Lettre de Bridel à Deyverdun, Gotha, 6 août 1786, cote AVL, Fonds Grenier, P 224, carton 18, envel. 8.

38 Lettre de Louis Bridel, Lausanne, 20 janvier 1787, citée par Eusèbe-Henri Gaullieur, *Études sur l'histoire littéraire de la Suisse française, particulièrement dans la seconde moitié du XVIII^{e} siècle*, coll. Bulletin de l'Institut national genevois 9, 1855, p. 278-280.

39 Voir Françoise Parent-Lardeur, *Lire à Paris au temps de Balzac. Les cabinets de lecture à Paris, 1815-1830*, deuxième édition revue et augmentée, Paris, Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, 1999, p. 226. Isabelle de Montolieu figure parmi les romanciers les plus demandés, après Félicité de Genlis et Walter Scott.